

Ce second article sera consacré à une approche qui fut pour moi déterminante, celle mettant en opposition la puissance de notre entendement à cette précarité en comparaison quasi absolue, signifiée par notre espérance de vie.

Je ressentis là comme un genre d'impossibilité à caractère rédhibitoire, nous amenant sans doute, d'abord à être sensibles au temps, jusqu'à lui imposer une lecture de notre cru, par horaires interposées, ne lui correspondant pas, puis par répercussion à appréhender l'espace en nous référant à ces approches par définition d'un genre temporel en priorité.

Au fil de mes analyses à ce sujet, je distinguais comme un espace malheureux, laissé libre entre ce même entendement et cette espérance de vie, ayant pour conséquence de faire que ces deux états se regardent de travers.

Cette animosité se remarquant pour débiter en dedans de nous et se montrant à ce point corrosive qu'elle ne s'avère pas intellectualisée par une immense majorité, faisant que ce traumatisme se fait en nous d'autant plus pesant qu'il n'est pas reconnu et que cette ignorance à son sujet donne lieu à des interprétations forcément irrationnelles pour ne pas

reposer sur cette base où justement le réel dicte sa loi.

Cet état de fait offrant à nos notions fameuses de bien et de mal de quoi se répandre, à la manière d'un feu de brousse où les flammes en question brûlent à ce point qu'elles sont de nature subjective, usant pour réduire en cendres notre raison, d'un futur tellement à venir, selon une espèce de permanence paradoxale, que celui-ci nous terrorise comme s'il était d'actualité, l'idée de l'enfer est plus encore pénible à endurer que l'enfer lui-même.

Évidemment cet espace, ce no man's land comme il m'est arrivé à plusieurs reprises de le décrire, ne se contente pas de séjourner en nous, pour s'étaler en dehors de nous, donnant lieu à des territoires là aussi paradoxaux, pour susciter en nous de ces ambitions synonymes de conquête mais ne pouvant, pour être au sens propre vues de l'esprit, être un minimum occupés.

Aussi de façon générale, nous obstinons-nous à faire nôtres des territoires qui n'existent pas, cette insistance malade ayant sans doute suscité en nous cette nécessité d'appropriation, ces mêmes espaces non existants réussissant à témoigner du contraire à nos sensibilités pour être en notre possession soi-

disant, la propriété décrite autrement ayant pour vocation de donner corps, par les principes qui sont les siens, à ce qui ne saurait être.

Mais plus encore, cette appréciation erronée fonctionne surtout en sens inverse, la propriété laissant entrevoir d'elle, au sein du réel, une existence aussi erronée que ces territoires que nous rêvons, là aussi au sens propre, d'investir.

Ce rapport entre ce qui ne saurait être et ce qui est, est identique à celui relaté plus haut entre l'idée que l'on se fait de l'enfer et l'enfer lui-même, cette résolution nous amenant à vouloir faire nôtres des espaces qui, sous la forme qui est la leur en nous initialement parlant, n'existent pas et parviennent à se faire existants grâce à cette représentation que nous avons d'eux, au sein du réel, transitant par des actes de propriété, comme autant de barrières, clôtures et autres frontières.

Ainsi par notre intermédiaire, ce qui est ici-bas pour de vrai perd, à notre seule perception de son authenticité, rongé par ce qui ne saurait être.